Troisième Année. — N° 92. DIX CENTIMES Du 15 au 21 Août 1897.

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE
UN AN . . . . . 6 francs
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
5, Rue Briquet (Montmartre) — Paris

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER
UN AN. . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS. . . . . 2 —

GIOLILLO-VENGEANCE

Il y a trois mois, à l'aube, cinq hommes tombaient assassinés dans les fossés de Monjuich, et ce crime mettait fin aux tortures indicibles que d'exécrables bourreaux, depuis un an, leur infligeaient. Ces hommes étaient du peuple et poussaient, en expirant, le cri de « Vive l'anarchie ! »

Quelques heures après, à Paris, un colossal incendie carbonisait plus de cent personnes. Les chairs dont le monstre de feu avait gorgé sa faim étaient des chairs aristocratiques et, le crépitement du brasier dominant de sa voix terrifiante le râle des agonisants, on ne sut jamais quelles paroles de supplication, d'horreur, de malédiction ou d'espérance proférèrent les lèvres incandescentes des victimes.

Dimanche, deux mille personnes de tous âges et de toutes conditions, poussées des quatre coins de Paris vers le centre de la capitale par une pensée commune d'indignation et de pitié, écoutaient, dans un frémissement intense de colère et de dégoût, le récit poignant des atrocités ordonnées par un homme d'État sur la personne de quatre cents Espagnols arrachés à la multitude, jetés en prison et horriblement torturés.

A l'heure même où le cœur de ces deux mille Parisiens était étreint de pitié, à l'heure où les poitrines bondissaient d'exaspération, à l'heure où les têtes éclataient de colère, la tête de Canovas del Castillo — le sinistre auteur de cette inexprimable tragédie — sa tête, sa poitrine et son cœur s'ouvraient, déchirés, fracassés, aux balles vengeresses.

Double coïncidence ? Soit ! — mais combien féconde en réflexions, en enseignements !

De la première on a tout dit.

Parlons de la seconde.

***

Quelle est la victime du drame de Santa-Agueda ?

Un monstre !

Un être sanguinaire qui, depuis plus d'un quart de siècle, a commandé toutes les répressions ; un être féroce à la cruauté duquel le gouvernement de son pays ne fit jamais appel en vain, toutes les fois qu'il fut question d'arrêter, de torturer, d'assassiner ; un homme d'État qui mit en œuvre contre quiconque ne pensa pas comme lui les ressources géniales d'une imagination Néronienne, les procédés sans scrupules d'une conscience Machiavélique et les raffinements barbares d'un Torquemada ; — un monarque, — car le sceptre étant aux mains d'un enfant et la régence étant dévolue à une femme, c'est le président du conseil qui règne effectivement sur l'Espagne — un monarque qui, gouvernant par la terreur, a fait d'un peuple chevaleresque, fier et courageux, un troupeau de lâches et d'esclaves ; un ministre qui fit revivre dans la guerre la sauvagerie des époques disparues ; un fanatique qui ressuscita les hontes et les horreurs des siècles maudits de l'Inquisition ; un puissant qui édifia son élévation sur des monceaux de cadavres et des entassements de ruines ; un tyran dont le pouvoir, tel un fleuve débordé, — un fleuve de sang et de larmes — sema sur son passage la consternation, le deuil, la dévastation ; bref, un des trois fléaux des temps présents : Stambouloff, Abdul-Hamid, Canovas del Castillo.

Canovas del Castillo, retenez bien ce nom que l'Histoire, un jour impartiale et éclairée, n'enregistrera qu'avec répugnance, que les humains, nés enfin à la raison et à la bonté, ne prononceront qu'avec exécration.

***

Quel est le meurtrier ?

Celui-là était, hier encore, un inconnu. Mais les journaux, — peu suspects de sympathie pourtant — nous apprennent qu'il est jeune, qu'il est intelligent, qu'il a une belle figure sur laquelle s'harmonisent les reflets caressants de la douceur et les traits vigoureux de la fermeté.

Ils nous apprennent aussi que son acte a eu pour mobile la vengeance ; non pas une de ces vengeances qui arment la victime contre le bourreau et incite l'outragé à laver son injure personnelle dans le sang de l'insulteur ; mais une de ces vengeances hautes et larges, inspirées par la passion d'une idée d'un sentiment, d'une conviction, par le spectacle des souffrances infligées à autrui, par cette noble sensation que l'iniquité qui frappe un être atteint aussi ses frères, ses amis, ses proches ; par cette instinctive et forte conviction que la coalition des tourmenteurs et des grands appelle et justifie l'alliance des petits et des tourmentés.

Ils nous apprennent enfin que, depuis son acte accompli, il conserve une inaltérable sérénité, n'éprouve aucun regret et, sans se faire la plus mince illusion sur le sort qui lui est réservé, attend, calme, tranquille, satisfait, les tragiques événements qui rendront au grand Tout, sa jeunesse dont il a fait placidement le sacrifice.

***

Les journaux ajoutent que l'Espagne est consternée, que la mort de son premier ministre est un deuil national, que toutes les rivières de la péninsule, gonflées des larmes de la population, sont sur le point d'être converties en torrents impétueux dont le mugissement élèvera jusqu'au dessus des plus hautes Sierras les imprécations d'une foule indignée.

Mais on n'ignore plus aujourd'hui que la Presse est sœur de l'Histoire ; que, comme celle-ci, elle condense la vie de toutes les nations dans le récit maquillé des faits et gestes des aristocraties : royales, militaires, gouvernementales, sacerdotales et scientifiques. On sait que l'Histoire des humanités meurtries, des multitudes écrasées est tout entière à écrire et que, avant de jeter sur le papier qu'ils vendent chaque jour leurs impressions intimes ou celles que leur dictent la culture de la clientèle et les faveurs de la caisse, les scribes du journalisme ne scrutent point l'âme frémissante des foules. S'ils pénétraient dans le cœur du peuple espagnol, ils apprendraient que celui-ci considère comme une délivrance la mort du tortionnaire Canovas ; ils constateraient que la nouvelle de cette fin tragique a été un soulagement pour tous les malheureux : péninsulaires et coloniaux, que guettait la griffe du monstre ; ils sauraient que les parents et les amis de tous les jeunes soldats qui, à Cuba et aux Philippines, ont tourné pour la dernière fois leurs regards angoissés et mourants vers l'Espagne, et aussi les camarades et les proches des anarchistes dont les sanglots et les hurlements de douleur ont traversé les murailles de Montjuich : tous, sans jeter un regard de pitié sur le cadavre de Santa Agueda, s'intéressent avec une invincible compassion au sort de ce jeune homme dont le « geste » a obligé le monde entier a connaître les atrocités commises aux Antilles et à Barcelone, atrocités sur lesquelles la presse internationale avait fait jusqu'ici le silence.

Enfin s'ils prêtaient une oreille attentive aux murmures d'ateliers et aux conversations dont les logements misérieux reçoivent la confidence, ils apprendraient que l'intelligence des multitudes s'est enfin éveillée, qu'elle s'est demandé s'il est rationnel que les gouvernants seuls s'arrogent le droit d'exercer la justice, s'il est logique que soient flétries et taxées de criminelles les représailles des opprimés et des spoliés, tandis que sont réputés légitimes et bons, les actes de vengeance d'une classe qui se défend.

Ils constateraient que cette question posée par les révoltés de l'anarchie est en voie d'être résolue en faveur de ces derniers et que les temps sont proches où les riches, les prêtres, les chefs, tous ceux qui bâtissent leur pouvoir ou leur fortune sur le dénuement ou l'ignorance des foules, verront se dresser devant eux, surgissant de ces foules, des hommes qui demanderont compte de leur écrasement et de leur exploitation.

***

Angiolillo n'a pas de complice, dites-vous ?

Détrompez-vous, il en a.

Ses complices sont tous ceux qu'il a voulu débarrasser de l'Inquisiteur Canovas, tous ceux qui ont eu à souffrir du despotisme sanguinaire, du sectarisme farouche de cet homme d'État, tous ceux que la terreur enfermait dans le silence et la résignation, tous ceux qu'il a délivrés de ce monstre dont le souffle répandait sur la terre une odeur de sang, dont la voix envoyait dans les cachots et sur les champs de bataille des milliers de victimes.

Les complices d'Angiolillo sont tous les infortunés pour la vengeance desquels il s'est levé.

A travers le monde, ils sont légion !

Le Napolitain qui a supprimé du nombre des vivants le bandit Canovas s'appelle-t-il Golli, Angiolillo, Remualdini ou José Santo ? Qu'importe. Son véritable nom, c'est « Vengeance ! »

K. ZERO.

Aux Camarades

Il nous reste un certain nombre de programmes de notre matinée de dimanche.

Ces programmes, illustrés par Willette, sont très artistiques et constituent en outre pour nos camarades un souvenir. Nous les tenons à la disposition de nos lecteurs au prix de cinquante centimes. Le produit de cette vente sera versé à notre souscription en faveur des martyrisés de Montjuich.

Adresser les demandes à l'Administrateur du Libertaire, *5, rue Briquet.*

Pour les Martyrisés
DE MONTJUICH
ET LEURS FAMILLES

La matinée que le *Libertaire* avec le concours des *Temps Nouveaux*, du *Père Peinard*, du *Trimard*, de *l'Intransigeant*, de *la Lanterne*, de *la Justice*, de la *Revue Blanche*, a donnée dimanche, au théâtre de la République, a obtenu un très vif succès.

Malgré le vent et la pluie qui, depuis le matin faisaient rage, l'immense théâtre de la République était à peu près plein de camarades, d'amis, de sympathiques, venus des quatre coins de Paris et même de la banlieue apporter à nos amis d'Espagne le témoignage de leur sympathie.

Tarrida del Marmol, l'auteur du livre *les Inquisiteurs d'Espagne* qui renferme un écrasant réquisitoire contre les procédés de gouvernement, de justice et de conquête de l'homme d'État féroce que pleure l'Espagne catholique a retracé dans une langue troublante et émue les épouvantables péripéties du drame de Montjuich.

En termes d'une grande élévation et d'une haute portée philosophique, notre ami Malato a parlé des martyrisés de la maudite forteresse et des enseignements historiques qui se dégagent de cet acte de cruelle iniquité.

L'auditoire a vigoureusement applaudi les orateurs et marqué par l'émotion intense à laquelle il était en proie, toute la part qu'il prenait à l'indignation par eux exprimée.

La partie de concert a satisfait les plus difficiles. Poètes, chansonniers, musiciens, artistes, diseurs, chacun a récolté de nombreux bravos.

Mmes Duparc et Louise France, la première, diseuse exquise ; la seconde un des talents les plus robustes et les plus vrais de notre époque, ont été de tous points parfaites.

On a chaleureusement accueilli la voix vibrante, le souffle puissant de Marcel Legay ; l'ironie fine et subtile de Georges Tiercy ; la bonhommie spirituelle et mordante de Yon Lug ; la voix forte et le registre étendu de Charles Lesbros ; les imitations fort réussies de Frédy, les chansons du réaliste Dufor.

Enfin, dans « On ne vit qu'en autrui » « Felixité » et « Les enfants de la Nature », notre camarade Paul Paillette, en communication parfaite avec l'état d'âme de l'auditoire transporté, a obtenu un véritable triomphe.

Des forces considérables de police attendaient la sortie. Elles en ont été pour leurs frais.

La recette de cette magnifique matinée s'est élevée à la somme de fr. 1.488 50. Les dépenses ont atteint fr. 964. 40. Il reste donc un bénéfice de fr. 524 10.

Ces fr. 524 10 (auxquels viendront s'ajouter certaines entrées que les organisateurs n'ont pas encore eu le temps d'effectuer) vont être versés à Malato qui, depuis plusieurs semaines, a consenti à centraliser et répartir les fonds destinés aux Espagnols.

Le polichinelle Millevoye qui rédige en chef le journal *La Patrie* et bat quotidiennement sur la peau d'âne du même nom le rappel de toutes les stupidités chauvines et de toutes les rengaines nationalistes a consacré un article dithyrambique au sanguinaire Canovas dont le dernier cri selon les premiers télégrammes avait été : « Vive l'Espagne. »

Quelques heures après, on a su que ce sinistre homme d'État n'avait pas pipé mot sous le feu de son meurtrier.

Le *patriote* Canovas est mort de peur autant que des balles sorties du revolver de Golli et l'on peut être certain que si ce gredin a pu, en cette minute suprême, penser à quelque chose, c'est à sa peau et non à l'Espagne.

S'il veut éviter le ridicule, le grotesque Millevoye fera bien une autre fois d'attendre pour déballer sa marchandise patriotarde et y aller de sa postiche, que le télégraphe eût confirmé la première version officielle, laquelle, de parti pris, fait de tous ces hauts personnages tombés victimes d'un *monstrueux attentat* — des héros que la vérité nous montre le lendemain sous les traits de simples lâches claquant de terreur devant la mort.

LA CURÉE

On a pu voir, entendre et lire avec quelle touchante unanimité, la valetaille de Presse a chanté les louanges du sinistre bourreau Canovas, et sonné la charge contre ces assassins d'anarchistes !

Le ministre infâme, dont la vie fut une des plus monstrueusement consacrées à l'accomplissement de toutes les sortes de crimes ; dont la puissance couvrit de cadavres, inonda de sang des contrées entières, ne pouvait avoir de plus pressés ni plus enthousiastes apologistes de sa cruauté, que les pourvoyeurs habituels de guerres, de bagnes et d'échafauds que sont nos *honnêtes* journalistes.

Ne craignons pas qu'une loi quelconque atteigne jamais ces éhontés propagandistes du meurtre, quand l'Autorité frappe ; de ces thuriféraires du crime, quand on égorge pour leur compte !

La Société, elle, a le droit non seulement d'enchaîner, de torturer, de tuer ; non-seulement par la misère, par le froid, par la faim, par le feu, par les privations et les désespoirs ; elle peut encore chaque jour, à chaque heure et chaque minute du jour, immoler ici ou là des centaines, des milliers de victimes ! Ses tribunaux, ses casernes, ses prisons, ses hôpitaux, ses bouges, peuvent s'ouvrir chaque année plus nombreux à la foule grossissante de ses proies et de ses victimes !

Mais que pas un désespéré, que pas un blessé, que pas un vaincu ne redresse la tête, ne murmure sa colère, dise sa haine, ou crie sa révolte ; ce monstre-là, ces monstres-là quand ils sont deux ou dix, ou vingt, ou cent, deviennent un danger social, des ennemis publics qu'il importe de traquer et de massacrer sans pitié !

Il y a vingt-sept ans, après la trop courte fureur du Paris esclave, et quand les bataillons versaillais tinrent

enfin sous le canon de leurs fusils, les quelques débris pantelants de l'émeute vaincue, rassurant ainsi les corbeaux lâches et les merles insolents des rédactions, comme aussitôt ces derniers croassèrent et sifflèrent tous aux agonies des fusillés!

« Allons, hurlait *Figaro*, honnêtes « gens, un coup de main pour en fi- « nir avec la vermine démocratique « et internationale. Que toute cette « fripouille soit passée par les ar- « mes. »

— « Réglez le compte de tous ces misérables, écrit *La Liberté*, les exceptions seraient à regretter. »

Aujourd'hui, même concert, mêmes vociférations, réclamant aux Maîtres d'Etats, la destruction impitoyable de tous les révoltés, de tous ceux surtout qui osent rendre les coups portés à cent mille des leurs.

« Puisqu'il n'y a pas de frontière « pour les haines de ces misérables, « crie avant-hier un de ces aboyeurs, « qu'il n'y ait plus de frontières con- « tre eux. »

Pouvez-vous nous dire, vous, cyniques bandits, où sont le territoire de la misère et les frontières de la souffrance? Où donc s'arrête la lâcheté de votre civilisation, la férocité de vos lois?

Où donc est le pays bienheureux où vos armes n'ont pas jeté le deuil et la désolation; où votre opulence ne fasse pas crever de faim: où la meute de vos gardes, soldats, gendarmes, policiers, ne fasse pas aux gueux une guerre sans merci?

Où donc le coin du monde où vous n'avez tué l'amour et semé la haine?

Et le jour où se lève un bras vengeur contre le plus implacable des tortionnaires, le plus farouche des assassins, le plus infatigable des égorgeurs, vous célébrez ce bourreau à son tour exécuté! vous niez ses cruautés mais louez son énergie! vous demandez à grands cris la poursuite et l'anéantissement non pas seulement de celui qui frappa, mais de tous ceux qui geignent de leurs souffrances et regimbent sous vos tyrannies!

Canovas fut, à vous entendre, le plus humain et le plus juste aussi des Ministres. L'inquisition espagnole est une légende et Montjuich une amusante invention! Les quelques échappés de ces cachots de tortures, ont traîné, traînent encore sous les fenêtres de vos salons de rédaction, l'horrible témoignage de leurs souffrances et de votre lâcheté menteuse!

Vous osez reproduire, vous, sans honte, la sinistre plaisanterie de ce diplomate suédois, visitant dans la forteresse la plus confortable les condamnés les plus parfaitement heureux qui se puissent voir! Que les lanières qui déchirèrent les victimes de votre Canovas, que les tenailles qui arrachèrent leurs ongles, que les cordes qui broyèrent leurs testicules, que les fers qui brûlèrent leurs plaies vives, ne peuvent-elles être éloquemment utilisées contre votre macabre suédois, et vos immondes carcasses!

Et l'homme qui ordonna tant d'atroces douleurs, qui décréta ces épouvantables raffinements, qui ajouta à ses hécatombes de Cuba et des Philippines, ces autres martyrs de la Liberté, il vous plaît aussi de lui forger pour l'Histoire un piédestal, et de lui fabriquer une mort héroïque!

C'est *traîtrîsement*, dites-vous, qu'un autre homme, au prix de sa vie, vint le frapper en face! C'est douloureusement, dites-vous encore, que mourut cet agonisant d'une heure! C'est enfin superbement que tomba ce lâche en poussant un cri que, bon gré mal gré, plus impitoyables que son meurtrier, vous tenez à lui mettre dans la gorge!

Et c'est enfin sans grâce, sans relâche, que vous réclamez tous, chacun pour votre maître et chacun pour votre part, un lot de révoltés, une rançon d'affranchis!

Vous êtes forts de vos armées encore debout, de vos défenses encore redoutables, et c'est une chasse, une guerre, que vous-mêmes réclamez contre tout ce qui menace d'envahir ou reprendre!

Ayez donc au moins le courage de votre fureur, misérables, et renoncez à l'hypocrite lâcheté de nous accuser d'attaquer ou frapper les premiers!

Avez-vous donc besoin d'être aussi couards, puisque vous êtes encore si bien défendus!

Nous sommes un contre cent mille! Demain, quand le sang des martyrs aura fécondé le grand colisée de vos vengeances, nous nous retrouverons cent mille contre un!

J. Rai.

En vacances

Les parlementaires ont suspendu ce que, par ironie sans doute, on appelle « leurs travaux ». Fermées les tribunes du Luxembourg, muets les échos du Palais-Bourbon.

Ce n'est pas nous qui nous plaindrons des vacances qu'ils s'octroient. Bien plus, si l'on nous demandait notre avis, nous nous empresserions d'exprimer le désir que ces Messieurs prissent un congé sans fin.

Malheureusement, ces gens-là ne peuvent être inactifs. Ils vont se rendre auprès de leurs « chers » concitoyens réchauffer le zèle de leurs comités électoraux, se ruiner... en promesses et en protestations, préparer en un mot leur prochaine réélection.

En cette besogne, les députés socialistes ne seront pas les moins ardents. Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire qu'ils vont mettre à profit ces vacances, se multiplier en réunions de toutes sortes. Il est facile aussi de tisser le canevas sur lequel ces rhéteurs vont broder leurs dissertations politico-sociales: réformes profondes, suppression des monopoles; retour à l'Etat de la Banque, des chemins de fer, des mines; émancipation du prolétariat; ascension au Pouvoir des classes ouvrières, et patati et patata!

Et les députés socialistes agrémenteront tout ce galimatias de leur propre panégyrique, de dithyrambes échevelés sur leur amour du peuple, la fermeté de leurs convictions, leur attitude en face du ministère, etc.

Sans doute ces hâbleurs trouveront des naïfs disposés à les croire et à les applaudir: l'ignorance et la bêtise humaines sont sans bornes. Mais ils rencontreront aussi, c'est certain, des hommes à qui il est moins aisé d'en imposer.

Ceux-ci sommeront les socialistes du Parlement d'énumérer les services qu'ils ont rendus aux classes pauvres depuis le commencement de cette législature. Ils démontreront que de toutes les promesses faites par ces « parvenus » au temps où ils n'étaient qu'aspirants, pas une n'a été tenue. Ils examineront un à un tous les articles de leur programme et établiront que nul n'a obtenu satisfaction. Ils dénonceront à la multitude le vide des déclamations pompeuses, des tartines mensongères et des professions de foi fallacieuses de ces quémandeurs de mandats.

Ils reprendront en détail les événements marquants de cette législature qui expire et montreront les radicaux-socialistes soutenant ou combattant les ministères, intriguant dans les couloirs, renversant un président, pactisant avec les ennemis avérés de la classe ouvrière, prêchant le calme aux grévistes, laissant debout les lois scélérates, limitant leur agitation à de vains discours, se pliant aux dangereuses habiletés d'une opposition impuissante, s'épuisant en concessions sans résultat, bref répétant sous des oripeaux un peu plus rouges, avec des rugissements un peu plus accentués, en des poses un peu moins vieux-jeu mais tout aussi grotesques, le rôle néfaste, joué sur les planches des assemblées, depuis l'origine du parlementarisme, par tous les acteurs qui, dans la comédie politique, appartiennent aux groupes opposants.

Les hommes qui stigmatiseront une telle conduite seront des anarchistes.

Aussi ne se contenteront-ils point de dénoncer les agissements des politiciens du socialisme. Ce ne serait là qu'une faible partie de leur tâche. Ils ne manqueront pas d'ajouter que cette impuissance était, est et sera toujours fatale: qu'il n'en faut pas seulement accuser les hommes, mais encore et surtout le régime; ils prouveront que le Pouvoir, — celui auquel on aspire aussi bien que celui qu'on exerce — est nécessairement corrupteur; qu'il aveugle les plus clairvoyants, tempère les plus enthousiastes, aveulit les plus énergiques, brise les plus robustes, vicie les plus sains, annihile les meilleurs vouloirs, triomphe des plus fermes convictions et abaisse les caractères les plus élevés.

Et, sans autre haine que celle du mensonge, sans autre passion que celle de la vérité, ils dénonceront les périls que la politique fait courir aux idées d'affranchissement; ils envelopperont dans la même réprobation les procédés de Gouvernement et d'Opposition; ils combattront avec la même vigueur tous les partis parlementaires et concluront à la nécessité de la Révolution, de l'Anarchie.

De la sorte, ces vacances seront une période de propagande favorable à l'Idée libertaire.

PETITES JOIES

MÉLANCOLIE!

Après dîner le Président de la République fait les cent pas avec son fidèle confident Montjarret.

Montjarret. — Votre Majesté a l'air mélancolique, ce soir?....

Le Président. — Ah! tu l'as remarqué!.. Oui!... Oui!... Je suis triste!... J'ai lieu d'être triste!... (*Il pousse un soupir*).

Montjarret. — Cependant tout semble sourire à Votre Majesté... Votre Majesté se porte bien! Votre Majesté voyage, inaugure, harangue, se voit journellement acclamée par une foule que je puis certifier en délire!... Votre Majesté est populaire... presque autant que moi-même!... On vient d'attenter à ses jours!... Que Votre Majesté désire-t-elle donc de plus?

Le Président. — Montjarret, tu es un brave garçon! mais tu ne sais pas lire dans l'âme d'un Président!... Je ne suis pas heureux, va!....

Montjarret (*à part*). — Pauvre père!... (*Haut*) Bah! Mademoiselle se mariera bien un jour...

Le Président. — Ce n'est pas cela.

Montjarret (*après avoir réfléchi*). — Votre Majesté a peut-être gracié un condamné à mort?

Le Président. — Tu ne me connais pas!

Montjarret. — La misère de la France...

Le Président. — Nous sommes seuls, Montjarret!

Montjarret. — Votre Majesté voudrait-elle qu'on lui préparât un jubilé?... un petit jubilé pour Président?...

(*Le Président fait signe que non*).

Montjarret (*illuminé*). — Dieu! que je suis bête! C'est le voyage en Russie qui préoccupe Votre Majesté!... Quel sera son costume? Comment son cousin... par alliance la recevra-t-elle? Tuera-t-on le veau gras au retour?... Ah! je comprends!

Le Président. — Non! mon pauvre ami! Rien de tout cela ne m'intéresse... Je voudrais... mais, hélas! c'est impossible!

Montjarret (*retenant son souffle*) — Votre Majesté voudrait?..

Le Président (*morne et résigné*). — Je voudrais être reçu par Cornelius Herz!

Le Malfaiteur de Semaine.
Georges-Georges.

LES

Allumeurs de réverbères

Aux actionnaires des Compagnies du Gaz.

La lutte entre le Capital et le Travail, ces deux irréconciliables ennemis, le premier d'une robuste indifférence et le second d'une ignorance et d'une faiblesse qu'on dirait incurables; la lutte contre le patronat et le salariat se précisant de plus en plus, passant à l'état aigu, les propagandistes libertaires accumulent leurs arguments, arment leurs théories à l'aide de documents précis fournis par les intéressés eux-mêmes.

Nous avons eu à mettre au net le rapport des allumeurs de la compagnie du gaz de la ville de X... Ce rapport lu en assemblée générale au mois de juillet 1897, était adressé au directeur de la Compagnie.

Entre autres renseignements, nous y avons puisé ceux-ci très suggestifs. Ils prouvent clairement que là aussi, pour le même labeur, les salaires sont inégaux et que les bourgeois, toujours roublards à l'excès, ont su créer des catégories de travailleurs, hiérarchiser les prolos à leur dévotion, afin de les avoir sous le fouet en toute certitude. Diviser pour régner, c'est leur maxime favorite, et pour corollaire: Emprisonner ou fusiller en cas de révolte. Délicieuse façon de résoudre le problème social entre deux coupes de champagne ou deux discours sur la solidarité sociale.

A Bordeaux, les allumeurs sont divisés, parqués en 4 classes.

Voici le salaire alloué à chacune d'elles:

1re classe, 3 fr. 50; 2e classe, 3 fr.; 3e classe, 2 fr. 25; 4e classe, 2 fr.

Chaque allumeur allume en moyenne 40 lanternes en 20 minutes. Dans la banlieue, le service est plus prolongé, les réverbères étant espacés davantage. Au matin, les gaziers sont tenus d'aller faire l'obscurité, c'est-à-dire, de fermer le bec de chaque lanterne.

Si un réverbère a été trouvé brisé ou n'a pu être allumé, après l'allumage l'allumeur va déposer au poste central un rapport déterminé par tels événements. Il est responsable durant 3 jours du non fonctionnement du réverbère. Comprenez, que chaque soir, jusqu'à concurrence d'une demi-semaine, il est obligé d'aller *rapporter* au même poste tant que la lanterne récalcitrante, brisée ou inallumable, ne s'est pas encore elle-même réparée ou décidée à fonctionner.

Un cautionnement de 50 francs pour les allumeurs et de 100 francs pour les chauffeurs est exigé. Aucun intérêt de ces sommes n'a été servi jusqu'ici.

Le premier juin de chaque année, la compagnie du gaz s'arroge le droit de congédier un mois à l'avance ou de garder sa *théorie* d'allumeurs.

Le nettoyage des lanternes est à *l'œil*. Après un orage ou un coup de poussière les réverbères sont redevenus sales.

Purotins, nos amis, allumeurs et tous autres miséreux qui que vous soyez, jetez les yeux sur le mal social, faites fi de la politique, demandez-vous pourquoi vous êtes malheureux, produisant tout.

Prêtez une oreille attentive aux revendications libertaires, gardez-vous de combattre les ennemis de l'autorité sans les connaître.

Si les richards persécutent ou affament les compagnons anarchistes, c'est parce que ceux-ci, croyez le bien, ont trop dangereusement raison!

Antoine ANTIGNAC

"La Joie des Pauvres"

L'Assistance Publique ne nous a pas seuls intéressés cette semaine. Sa stupéfiante façon *d'assister* serait thème, à chaque instant, aux observations les plus tristement curieuses. Nous reviendrons ultérieurement sur les hauts faits dont la Presse a parlé ces jours-ci; sur des tons d'ailleurs variés, étant données les relations très différentes de tels ou tels quotidiens avec les secrétariats général et particulier de l'avenue Victoria. Ces faits se rattachant à une série qui fera l'objet de souvenirs spéciaux, bien que de conclusions identiques.

Revenons un peu aujourd'hui sur les extraordinaires justifications que le Directeur de la Salpêtrière, un nommé Le Bas, donne en réponse à de récentes protestations: «

« Il existe une loi datant de la première « République spécifiant que toutes les per- « sonnes valides admises dans un hospice, « ou dans un hôpital, devront aider le per- « sonnel dans la mesure de leurs forces. »

Nous savons ce que cela veut dire. Les malades étant en général des individus aux forces très diminuées, sinon perdues; les convalescents n'ayant pas encore retouvé les leurs, on peut se rendre compte dans quelle mesure il est possible à la presque totalité des hospitalisés, d'aider le personnel.

Nous pourrions trouver aussi chinoise que française, une loi qui décrète un personnel officiellement *insuffisant*, si nous avions motif particulier d'injurier les chinois. Outre que la susdite loi est, de par son esprit (?) même, grossièrement inconséquente, on a tout de suite une idée de ce qu'elle doit être, une fois appliquée, par notre intelligente et humanitaire bureaucratie! Etant aussi connues les propriétés éminemment élastiques d'un texte de loi, plus n'est besoin de s'étonner de voir les hôpitaux remplis de malades occupés à faire la besogne du personnel.

Relativement aux épluchures, le sieur Le Bas, fils d'épluchures, épluchure lui-même, donne au Conseil municipal de Paris, sous la haute protection du patron Peyron, un de ces camouflets dont nos édiles enrichissent quotidiennement leur collection:

« Le Conseil municipal dans sa séance « du 12 mai dernier a bien supprimé pour « toutes les pensionnaires, le travail de « l'épluchage, mais c'était une décision « platonique. Bien que pour cette besogne « il faudrait adjoindre à chacun de nos « grands hôpitaux, une cinquantaine de « personnes. Vous voyez les frais considé- « rables qu'entraînerait cette réforme si « toutefois c'est bien une réforme. D'ail- « leurs les personnes qui veulent se dis- « penser de l'épluchage donnent 10 centi- « mes, de la main à la main à leurs camarades. »

Ce qui n'est pas platonique, assurément, c'est la réponse du sieur Le Bas.

Vous imaginez-vous cette *pauvre* Assistance Publique, qui ne sait plus ou loger ses millions, ne sait comment utiliser ses vastes immeubles et ses immenses propriétés foncières; non, mais vous l'imaginez-vous dans la cruelle obligation d'augmenter le personnel de ses hôpitaux? Et les malades, alors, qu'est-ce qu'ils feraient? La sollicitude administrative veille sur eux et leur réserve la réjouissante autant que reposante distraction d'éplucher les légumes... et faire le reste! Il importe énormément pour le repos moral des malades qu'il ne connaissent point l'ennui. Les éminents pathologistes de l'administration savent cela, et se font un devoir d'y veiller.

Un de ces malades est-il fatigué? il lui reste la ressource de tirer deux sous de sa poche et payer un camarade pour faire sa besogne. Si ce sacré farceur de bon dieu avait le temps de jeter de son ciel un coup d'œil sur notre humble territoire, il verrait du même coup plus d'une fois, une vieille tirant deux sous de sa poche à la Salpêtrière, pour faire l'ouvrage d'une Assistance à laquelle un mourant signe, près ou loin de là, un legs de cinquante ou cinq cents mille francs!

Et cette coïncidence ne serait pas pour aggraver la mélancolie du dit père éternel!

Cependant que le *très-haut* peut rire de ces malpropretés, Le Bas conclut solennellement:

« Voilà 22 ans que je suis à la Salpê- « trière et jamais il ne m'est parvenu de « réclamations à ce sujet. Vous voyez « donc que j'ai lieu d'être étonné de ce « qui a été dit dans les journaux. »

Ça c'est vrai. Voilà vingt ans que Le Bas voit les mêmes abus ne soulever aucune réclamation, les mêmes tristesses ne provoquer aucune plainte, et la vingt-et-unième année, on s'en émeut! C'est idiot! Il faut être insolent comme une malade, exigeant comme des vieux, ou bête comme un contribuable pour oser s'émouvoir ainsi.

Nous avons reproduit ici la protestation d'une pensionnaire de Le Bas. Après le Sous-Peyron dont nous venons de lire les énergiques et irréfutables justifica-

tions, voyons comme avec esprit et logique aussi se défend un des membres *inférieurs* du personnel.

C'est naturellement, au nom des autres, celui qui ne fut nullement incriminé qui répond. Il nous écrit :

« Pour protester de la façon la plus formelle, contre les calomnies contenues « dans cette lettre, calomnies nées dans « l'imagination maladive d'une femme qui « se prévaut du titre de « mère », mais « qui en fait de maternité, n'a jamais accouché que de quelques chansons obscènes, dégoisées dans des cafés concerts « plus ou moins louches.

« S'ensuit-il que tout le personnel de la « Salpêtrière puisse être rendu responsable ou pourrait faire de même, parce « qu'un des nôtres (*non pas trois*) « a failli avec une femme, qui n'est, ni « une enfant, ni une pensionnaire de l'hospice, mais une personne étrangère. Je « ne le crois pas et vous penserez comme moi. »

Il ne fait pas bon, en France quand on veut avoir une vieillesse respectée ou simplement hospitalisée, de faire des chansons, surtout jugées inconvenantes!

Les aveux qui suivent celui-ci ne sont pas moins intéressants :

« Quant aux autres fantastiques accusations énoncées dans cette lettre, elles « ne valent pas la peine d'être relevées.

« Il me suffira de vous dire que les restants de cette nourriture, tout au plus « digne d'être donnée aux porcs, font la « joie des pauvres de la Ville de Paris, qui « tous les matins font queue pour les « avoir. »

Il suffit à ce pauvre dadais, que nous regretterions pour lui de nommer, de nous prévenir que les débris de cette nourriture font la *joie des pauvres de Paris qui font queue...*

Ah! ils sont propres vos arguments, messieurs les gardiens, et bien jolie votre défense!

Vous avez la cynique bêtise d'avouer qu'à la porte d'un des plus grands asiles ouverts à la misère, il faut que d'autres misères viennent faire queue, mendiant les restes que la bienveillance sociale accorde aux premières! Ça fait aussi la joie des pauvres, n'est-ce pas, d'aller faire queue devant les casernes pour y solliciter les restes graisseux et congelés de la pâtée quotidienne offerte par la chamelle Patrie à ses enfants?

Elle est douce votre *joie des pauvres*!

Vous n'êtes guère soucieux de votre demain, si pareille joie ne vous met pas des frissons sous la peau!

A bientôt, marchands de joies pour les pauvres!

J. R.

Publications du Groupe E.S.R.I.

Le Socialisme et les Etudiants (épuisé).

Pourquoi nous sommes internationalistes (2e édition, 4e mille), 0 fr. 15.

Les Révolutionnaires au Congrès de Londres, 0 fr. 10.

Réformes ou Révolution, 0 fr. 15.

L'Individu et le Communisme, 0 fr. 15.

Misère et Mortalité, 0 fr. 15.

En volume :

Comment l'Etat enseigne la morale, 1 fr. 50.

Sous presse :

L'Enseignement de la morale dans l'armée (brochure).

En passant

Rue Lagrange, près du quai, est une baraque Collet où les nombreux misérables qui rôdent aux alentours de la place Maubert vont manger une soupe de deux sous.

Ces jours derniers, un pauvre diable, d'une pâleur cadavérique, se promenait de long en large devant la marchande de soupe. A son aspect, il était aisé de voir que cet homme souffrait de la faim ; son hésitation à s'asseoir, ses allures de chien qui guette un os, le faisaient remarquer des nombreux passants.

Finalement il s'assit et commanda une soupe, bien insuffisante pour assouvir sa faim, car deux autres furent avalées en un clin d'œil.

Profitant d'un moment d'inattention de la marchande, il se leva précipitamment et s'enfuit du côté du Pont au Change, mais pas assez vite, car cette dernière, méfiante avec sa clientèle, s'aperçut aussitôt de la fuite de son client. Appeler son mari et lui désigner le voleur fut l'affaire d'un instant. Ce dernier, un gaillard robuste, à la face bestiale, se trouva en deux bonds près du fuyard, et, sans explication, sachant bien que le pauvre n'avait pas d'argent, il se paya en le frappant avec la dernière brutalité.

Si ce n'eût été l'intervention des passants, ce misérable aurait tué un homme pour trente centimes! Indignée, par hasard à propos, la foule voulait faire un mauvais parti à cette brute ; déjà quelques-uns parlaient de démolir la baraque, mais comme deux ou trois trognes de sergots arrivèrent, l'ardeur des plus enragés se calma : l'uniforme de trois policiers fit peur à cent individus et chacun s'en fut de son côté.

Cette même foule, lâche et servile devant un uniforme, devient bestialement aveugle quand il s'agit d'un révolté. Elle se rua sur Emile Henry, sur François au Bois de Boulogne, et sur combien d'autres!

Toujours complice des policiers, elle associe volontiers son nombre au leur, contre ceux qu'elle sent hors de défense. Elle trembla tant que Ravachol ne fut pas aux mains de la police ; on la vit flageollant devant un anarchiste, jusqu'au jour où ce dernier fut une proie solidement garrottée.

Qu'elle ne s'étonne donc pas, cette foule, si la mémoire ne fait pas défaut à ceux qui lui échappent, et si parfois ses brutalités ont des représailles.

C'est d'elle, cette foule, que nous sort l'armée fusillant à Fourmies et ailleurs ; la police assommant au Quartier Latin, dans les manifestations, partout enfin où il y a du mal à faire ; la justice qui condamne tous ceux qui aspirent à la liberté ; elle nous vaut le patronat qui vole le produit de notre travail, puis nous jette à la rue quand nous ne pouvons plus produire.

Elle prétend nous jeter hors son fumier social! Qu'elle ne s'étonne donc pas si, encore une fois, de trop légitimes colères, sans souci des victimes, jettent bas tout ce qu'elle arme contre nous.

F. Prost.

Ligue d'Enseignement
LIBERTAIRE

Béziers, liste Paul Bernat, pour la libre éducation, 2 fr. — Mlle Eugénie Pozzi, 0,60. — P. L. 1 fr. 15.

AU THEATRE CIVIQUE

Samedi dernier, à la salle des Mille Colonnes, le Théâtre Civique donnait sa seconde représentation.

Dès le début un des organisateurs, au nom de ses camarades, défendit le terme *civique* contre ceux qui regrettaient son emprunt au vocabulaire d'une Révolution dont le bruit, en effet, est bien venu jusqu'à nous, mais guère et même pas du tout le profit.

Le théâtre civique, a pour but de faire, disent les avocats de son titre, des citoyens et non des électeurs.

Pour un peu, nous chicanerions encore sur ce *distinguo*, si nous ne savions et n'étions payés pour savoir combien trop facilement on se laisse aller aux querelles de mots.

Ce n'est pas malheureusement tout à fait sans excuse ; l'art de la contrefaçon surtout en ce qui touche aux idées, devant, par ses progrès, rendre très circonspect devant les étiquettes.

Aussi avons-nous entendu avec plaisir une première partie de programme beaucoup plus intéressante et conforme aux promesses du nouveau théâtre.

Ce n'est pas, et les camarades de l'*Encios* nous pardonneront bien une franchise dont notre camaraderie est précisément la meilleure sinon la seule raison, ce n'est pas que de Montmartre à Montparnasse leur théâtre ait fait beaucoup de chemin dans la voie qu'il s'était tracée.

Nous pensons, à tort ou à raison, en tous cas sans parti pris de critiquer une tentative dont nous savons toutes les difficultés, que le théâtre Civique n'atteindrait point, en continuant ainsi, son but, avoué : *être accessible au peuple*.

L'enseignement actuel, beaucoup trop obligatoire et gratuit pour ce qu'il vaut, ne prépare pas, tant s'en faut, le plus grand nombre au culte, non plus qu'à la recherche du Vrai. Nous n'ajoutons pas du Beau, car en dépit d'aphorismes intéressés, le beau et le vrai ne vont pas toujours ensemble ; du moins avec la conception qu'on a généralement encore de l'un et de l'autre. Le public, si malheureusement sevré de belles œuvres dramatiques et lyriques si désespérément réduit au plaisir imbécile du théâtre bourgeois ou l'abrutissante influence du café-concert, est bien mal préparé pour des spectacles opposés. Comme l'estomac, nourri grossièrement, ne peut être sans préparation soumis à une alimentation raffinée, le cerveau gavé de stupide ne peut, du jour au lendemain, goûter le délicat.

On ne va pas non plus au théâtre pour trop philosopher ou trop apprendre. Un peu suffit, et à la condition de plaire ou distraire. Les programmes composés de morceaux détachés, fussent-ils admirablement choisis, de lectures mêmes parfaitement faites ou déclamées si vous le voulez, n'ont jamais rien de bien captivant. Ça sent l'école ou pue le conservatoire.

Vous ne pouvez sérieusement prétendre, pour tirer exemples du dernier programme, et en dépit du talent qu'on veuille bien reconnaître à cette artiste, que ce soit distrayant d'entendre Mademoiselle Claës réciter de Hugo, ou Monsieur Zeller articuler correctement un Hymne de Révolte. Hugo, que vous avez choisi dans ce qu'il a tout juste de plus bourgeoisement sentimental, était lugubre samedi soir; et l'œuvre de M. Lantoine, n'avait pas plus l'accent d'un hymne que le souffle d'une révolte.

Monsieur de Sussex eut-il pas été plus agréable, salle Pleyel ? et Mme Deschamps à n'importe quelle distribution de prix en pensionnats de demoiselles?

Pourquoi diable aussi lâcher Pierre Dupont pour nous chanter la *violette* de Sivry ou les *mamans* de Botrel.

« La violette double double
La violette doublera »
. . . . . .
« Ne quittez pas la droite route
Car ça fait pleurer les mamans ! »

C'était par souvenir, le Théâtre Blanc, ou par éclectisme un théâtre pour adultes et enfants.

***

Mais non ; Mévisto nous avait dit un éloquent plaidoyer, après lequel ont résonné quelques superbes notes.

Et Louise France a donné, comme l'avait fait une première fois l'interprète de Jules Jouy, l'allure vraie, le geste libre, la belle audace qui convenaient et qu'on attendait en pareil endroit.

Une note inattendue retentit aussi, complétant plus et mieux que les autres même, un programme de révolte contre le laid et de guerre au mal.

La police et la censure, sont, on le sait, les protectrices vigilantes du théâtre et du concert où l'Autorité englue dans le mensonge et l'ordure les cerveaux esclaves, auxquels le goût du bon pourrait donner la dangereuse envie de le conquérir. Ces deux gardiennes armées de l'ignorance et de la dépravation populaires ne pouvaient laisser passer une occasion d'arrêter net un effort d'affranchissement intellectuel, et d'étouffer la voix naissante d'un art libérateur.

Il y avait de la part de quelques dégoûtés d'inepties et de quelques réfractaires au malpropre, une menace de rebellion. Cela suffit. Il n'importait même pas de savoir si la menace aurait des fruits. La formuler, c'était déjà crime de lèse-avilissement, par conséquent de lèse-autorité.

Les prétextes abondent à la Censure autant que les œuvres idiotes. Et quand la Censure n'a pas de prétexte, le stock de la garce Police, est inépuisable.

Un de ces prétextes fut adressé au commissaire du quartier de la *Gaieté*, choisi par le Théâtre Civique sans pressentiments ni symbolisme.

Ce commissaire vint au milieu de la soirée, porteur d'une sous-ventrière aux couleurs dites nationales, et signifia aux organisateurs d'avoir sans retard, à interrompre la représentation. Faute de quoi, bien entendu, les agents préposés à la sauvegarde de la paix urbaine se trouveraient dans la pénible obligation de faire évacuer la salle.

. . . . . .

Ainsi, non contente de t'imposer le travail, bonne brebis Foule, tes maîtres ont le droit et la ferme volonté de réglementer tes plaisirs. Leurs écoles et leurs universités ne pouvant t'enchaîner perpétuellement, il est indispensable que leur littérature et leur art continuent et achèvent ton dressage.

. . . . . .

Le théâtre Civique ne peut que trouver dans cette imbécile persécution et ce grotesque abus de force, une arme plus solidement trempée pour le combat qu'il engage. Combat pour lequel, à mesure que son indépendance et sa révolte s'affirmeront, si vraiment elles veulent s'affirmer, à mesure aussi que s'acharneront contre elles l'ennemi commun, nos rangs plus étroitement se serreront.

J. Ferrière.

SOUSCRIPTION
Au profit des bannis de Montjuich

Listes précédentes : 800 fr. 25.

Bénéfice à ce jour de la matinée du 8 août au théâtre de la République 524,10. Total : 1,324 fr. 35.

Barian J. 2 fr. — Amélie 0,50 — Trois peintres ennemis de tous préjugés 1 fr. 50. — Cassier 0,50 — Guyot 0,50 — Lancex, secrétaire de la Fédération des syndicats 0,50 — Blanchet 0,50 — Un curé 0,50 — Un bon type 0,10 — Le curé Trécy 0,25 — Les curés 100 pieds dans la merde 0,10 — Donné 0,15 — Benoit 0,15 — Ruscel 0,20 — Mangetou 0,50 — A. 0,25 — Rorday 0,05 — Beaure 0,50 — Debrageas 0,10 — Margot 0,50 — Total : 9 fr. 65.

Un qui voudrait plusieurs millions de Ravachol 0,25.

Reçu de Paul Bernat, Béziers : A bas les inquisiteurs 3 fr. — Un groupe d'anarchistes 2 fr. — Deux mètres de corde pour pendre le maire de St-Denis 0,50 — Lievent Math à Seraing 4 fr. — Liège, A. S., 7 fr. — Montpellier, Une qui croit que les diables, les dieux et la misère sont l'œuvre des hommes du pouvoir, 5 fr. — Duvergé, de Nîmes, 0,50.

Revue de la Presse

La haine folle et la rageuse lâcheté des journaux, cette semaine, ne peut se commenter... ici du moins. Quand de telles fureurs trouvent enfin leurs commentaires, c'est ailleurs et très éloquemment !

JOE.

De la *République Française* :

L'anarchie internationale, déjà si riche en forfaits, a, depuis hier, un nouveau et abominable crime à son actif.

« Ce nouveau crime, dit un de nos confrères, va réveiller toutes les haines, toutes les terreurs et aussi, malheureusement, toutes les répressions. »

Il se trouve des philosophes pour lever les bras au ciel et déplorer les répressions ainsi impérieusement provoquées !

La société ne faillira point à son devoir. Elle est armée, et, sans faiblesse, sans passion, en justicière et en protectrice, elle étendra sa main souveraine entre ceux qui menacent et ceux qui sont menacés.

Des crimes comme celui d'hier ne peuvent, en effet, que la fortifier dans son inébranlable résolution, et, puisque ce sont les révolutionnaires eux-mêmes qui, l'appliquant à la victime, rappellent ce matin la parole du Christ : « Celui qui frappe sera frappé », retournons là aux anarchistes, et donnons leur une fois de plus l'énergique assurance que ceux qui tueront par le poignard, la bombe ou le revolver, seront frappés à leur tour par le glaive — inévitable — de la loi.

***

Du *Figaro* :

On peut se représenter sans peine la stupeur et l'indignation que ce crime abominable a causées à Paris dès qu'il y a été connu, et qu'il causera aujourd'hui dans tout le monde civilisé, partout où l'on a le sentiments des devoirs de solidarité que de pareils forfaits imposent à toutes les nations.

Ces brusques réveils de l'anarchie qui, après de trompeuses périodes de calme, se manifestent chaque fois d'une façon plus odieuse, tantôt dans un pays et tantôt dans un autre, inspireront à tous les peuples la même réprobation et dicteront à tous les gouvernements les mêmes devoirs.

— Les anarchistes continueront à être surveillés de très près, et la loi qui vise ces misérables sera appliquée.

On ne manquera pas de dire, pour donner un semblant de justification à l'horrible attentat de Saint-Sébastien, que les anarchistes habitant l'Espagne ont voulu châtier M. Canovas des traitements que son gouvernement a fait subir aux anarchistes détenus dans la citadelle de Montjuich.

Or, si M. Canovas réprimait sans faiblesse, pour la défense sociale, les menées anarchistes, du moins ne s'est-il jamais départi de la plus large humanité vis-à-vis des prisonniers de Montjuich.

Par une singulière et fâcheuse coïncidence, hier a eu lieu, au théâtre de la République, une réunion organisée par des anarchistes et des socialistes — touchant accord — pour « flétrir » le gouvernement espagnol à cause de son attitude très ferme en face des perturbateurs de l'ordre public.

***

Du *Journal* :

A l'heure même où M. Canovas tombait sous les coups d'un fanatique ou d'un fou, un meeting avait lieu, à Paris, au Théâtre de la République, organisé dans l'intention de protester contre les « horreurs » de Montjuich.

D'autre part, dans plusieurs réunions privées, notamment à Grenelle et rue Roquépine, on constatait que les esprits étaient très montés contre l'infortuné ministre.

Il y a là, tout au moins, une coïncidence qu'il était bon de signaler.

Avec ces deux Italiens, c'est le meurtre brutal, vulgaire, exécuté pour lui-même, dépouillé de tout ce qui n'est pas la simple horreur de fait, le meurtre politique qui ne mène à rien, ne change rien, ne déplace pas une parcelle d'opinion, ne soulève qu'une unanime réprobation.

Mais peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. De la sorte au moins la cause est entendue, elle se défait de tout ce qu'elle offrait de pièges au sentiment de la justice, de l'humanité, de la pitié. Des hommes, dont la plainte, dont la révolte exaspérée, et même la folie destructive mériteraient l'attention, l'indulgence élevée de ceux qui pensent et souffrent? Non, il s'agit seulement de se défendre contre des assassins, et l'autre interprétation était, hélas, paraît-il, encore trop flatteuse pour le temps présent.

***

De la *Patrie* :

Ce tragique événement révèle toute la profondeur, toute l'étendue des ravages causés dans notre fin de siècle, et dans nos fins de sociétés par les doctrines anarchistes. La secte qu'on croyait intimidée et découragée n'était qu'assoupie. Ses réveils sont violents et terribles. Elle ne se contente plus d'avertir, de menacer : elle *travaille* hardiment dans le meurtre. . . .

. . . . . .

N'est-il pas temps pour toutes les chancelleries, pour toutes les nations, de prendre contre elle d'indispensables mesures de sûreté générale ?

Il n'est pas impossible d'obliger l'Italie à garder chez elle toute la canaille et toute la racaille qu'elle dégorge sur les autres peuples. Il n'est pas impossible de contraindre l'Angleterre à être plus circonspecte dans l'hospitalité qu'elle accorde aux chevaliers du couteau, de la bombe et du revolver. Et, dans tous les cas, les frontières peuvent se fermer devant cette écume cosmopolite.

Hier Carnot! aujourd'hui Canovas! demain, à qui le tour ?

Si le concert européen n'est pas un vain mot, il sera bien d'exercer sa vigilance. L'Europe a le droit de se mettre en état de légitime défense.

***

De l'*Agence Nationale* :

Une grande indignation se manifeste dans la population de Madrid et d'Espagne. ! ! !

***

De l'*Autorité* :

Cette fois encore, comme dans le meurtre de M. Carnot, l'auteur du crime est un anarchiste, un anarchiste étranger, un anarchiste italien.

Il y a là matière à graves réflexions, à décisions vigoureuses et générales.

Nous devons, d'abord, en tirer cette conclusion, que le parti anarchique, qu'on croyait décimé, annihilé, décapité, ne faisait que sommeiller, possède encore ses exécrables moyens d'action, un personnel d'assassins capables d'accomplir les plus terribles forfaits.

Le péril est patent et extrême. Il faut y faire face.

Aux gouvernements, de s'appliquer sans retard à cette tâche, non seulement par des actes particuliers, mais par des mesures combinées.

Les anarchistes pratiquent l'assassinat international. Il importe que les précautions et les châtiments impliquent le même caractère. Ils frappent partout : qu'ils soient frappés partout.

Pour eux, il n'y a pas de frontières ; qu'il n'y en ait pas contre eux.

***

Des *Débats*.

A la suite de l'attentat de la Calle de los Cambios Nuevos à Barcelone, où une bombe fut jetée dans une processsion, les Cortes de 1896 votèrent une loi sévère pour la répression des crimes anarchistes. La juridiction militaire en fut désormais saisie, et le gouvernement fut autorisé à déporter par mesure administrative les individus soupçonnés d'anarchisme. C'est en vertu de cette loi qu'une bande d'anarchistes a été récemment conduite à Cerbère et une autre débarquée à Liverpool ; mais, comme la France et l'Angleterre marquaient une égale répugnance à recevoir de pareils gaillards, le gouvernement espagnol se préparait à transporter ce qui lui restait de son stock d'anarchistes vers quelque colonie africaine ou australienne. L'assassinat du président du Conseil est, à n'en pas en douter, une vengeance.

***

Du *Matin* :

« Sont-ils parvenus à entamer la résistance que la masse oppose à leurs revendications ?

« En multipliant les assassinats, ils la fortifient, au contraire, dans ses idées de défense et tout ce qu'ils font de mal retombe sur eux, qui, chaque fois, sont un peu plus traqués, poursuivis et de plus en plus considérés comme des bêtes malfaisantes dont la société a le droit et le devoir de se débarrasser en les mettant hors la loi.

« Leur dire tout cela, du reste, c'est parler à des sourds. Avec leurs assassinats et leurs bombes, ils n'entendent pas certainement exposer une doctrine, mais simplement exercer une vengeance. Et alors, si la société se défend, même brutalement, elle est parfaitement fondée à le faire.

« Aussi bien comment agirait-elle autrement, puisque la doctrine anarchiste — en admettant qu'il y en ait une — n'est qu'une négation et qu'avec la meilleure volonté du monde il n'est pas possible de bâtir sur ce qui n'existe pas.

***

De *La Croix* :

Comme aux jours les plus néfastes de la Commune, certains journaux font ouvertement, publiquement, l'apologie d'un assassinat que la presse européenne est unanime à réprouver.

En prenant parti pour les assassins, dont hier encore ils encourageaient les criminelles espérances dans des meetings où ils dénonçaient la victime comme un monstre sanguinaire, dont il fallait débarrasser la société, ils ont contracté une solidarité compromettante avec les malfaiteurs cosmopolites, dont ils se faisaient, en quelque sorte, les moniteurs officiels.

Il est temps de demander aux hommes qui inspirent ces feuilles ou y collaborent, si oui ou non ils s'associent à ce langage révoltant qui même, parmi les révolutionnaires étrangers, a soulevé un immense dégoût.

Plus de religion dans le peuple ; par suite, anarchie dans les idées et la morale : et les anarchistes tuent tant qu'ils peuvent ceux qui les gênent.

***

Du *Peuple Français* :

Au théâtre de la République, on s'attendrissait dimanche soir, sur le sort malheureux des « martyrisés de Montjuich » ces pauvres gens, qui en voulant assassiner le général commandant à Barcelone, n'ont pu que tuer à grande peine une dizaine de personnes du peuple, et en blesser une vingtaine; ces pauvres gens, dis-je, méritent bien la pitié et la sympathie de MM. Aristide Briand de la *Lanterne* et Ch. Malato, de l'*Intransigeant*. Quelques autres lumières de troisième grandeur s'étaient groupées pour la symétrie autour du flambeau principal, qui était un proscrit espagnol M. Tarrida del Marmol. C'est ce dernier qui a fait le grand discours, les autres ne pouvant que vaguement bafouiller sur la réaction cléricale.

Le lâche attentat, survenu à la même heure en Espagne, génera peut-être M. Tarrida del Marmol dans sa campagne d'indignation et de dégoût ». Et j'espère qu'il fermera la bouche aux sots malfaisants, qui par leur pitié pour les assassins, encouragent l'assassinat.

***

Dépêche de Madrid :

Le gouvernement n'a pas encore pris de décision au sujet de la juridiction à laquelle l'assassin de M. Canovas sera déféré.

Le gouvernement se montre satisfait du bon esprit et de la sagesse de la nation espagnole ? ? ?

***

Du *New-York Herald* :

L'assassinat de cet homme, doux de caractère, est fait pour ouvrir les yeux de l'Europe aux dangers de l'anarchie. Cet acte diabolique a provoqué l'horreur universelle.

***

Du *World* :

Si déplorable que soit ce crime, il le serait encore davantage s'il était le résultat d'un antagonisme fondamental entre les classes de la société ; mais il représente la fureur aveugle de fanatiques presque irresponsables, plutôt qu'une protestation contre la tyrannie et l'oppression.

***

Dépêche de Londres :

Les journaux saisissent de nouveau l'occasion de l'assassinat de cet homme d'Etat, pour protester contre l'hospitalité que l'Angleterre offre aux anarchistes de toutes nations.

Ils prédisent qu'un jour ou l'autre l'Angleterre elle-même se repentira, à la suite de quelque catastrophe, de cette fausse générosité.

***

Du *Standard* :

Le concert européen, après avoir terminé les négociations de la paix greco-turque, ferait bien de s'occuper de la suppression des anarchistes.

***

L'*Opinione* et le *Fanfulla* conseillent un accord international contre les anarchistes.

L'*Italie* déclare qu'il faut laver coûte que coûte la honte de voir l'Italie si grande, si admirée, ainsi avilie par la sinistre énormité de ses assassins. Il y a une mesure d'hygiène sociale qui s'impose.

PROVINCE

Villefranche

La conférence qu'a faite le camarade Henri Dhorr dans notre ville a eu un plein succès.

Malgré la pression patronale exercée sur les travailleurs, malgré un temps déplorable par suite de l'excessive chaleur, 5 à 600 personnes avaient été attirées dans la salle des réunions et conférences, par le sujet que devait traiter le conférencier : « La Révolution est-elle nécessaire ? ».

Dans un langage clair et précis avec des arguments irréfutables, le camarade H. Dhorr a démontré l'inanité des réformes préconisées par les partis politiques, y compris le parti socialiste, pour améliorer le sort de la classe ouvrière. Avec forces preuves à l'appui, le conférencier a démontré avec beaucoup de talent, aux applaudissements des travailleurs présents à la réunion, que seul une transformation complète de la société est capable d'apporter plus de bien être à l'humanité.

Des travailleurs que les idées émises avaient intéressées, ont posé quelques questions à l'orateur qui a répondu très courtoisement à la satisfaction de tous.

Beaucoup de brochures et de journaux ont été vendus et distribués à la sortie de la réunion.

Une collecte annoncée au bénéfice des victimes de l'Inquisition religieuse espagnole a été acclamée avec enthousiasme et a produit la somme de 9 francs.

Le lendemain de la réunion, une soirée familiale réunissait les camarades qui depuis longtemps ne s'étaient rencontrés si nombreux. En résumé, bonne, très bonne journée pour la propagande. Cette première conférence commentée par tous les travailleurs conscients nous fait espérer un grand succès pour une seconde, annoncée par le camarade H. Dhorr qui traitera prochainement : « La Société future ».

P. Desgranges.

Chauny

La ville de Chauny possède un asile de nuit destiné à servir de refuge aux malheureux. Après un certain nombre de formalités, l'un des agents, un nommé Fer, vous conduit dans un espèce de réduit sans aucune fenêtre ni lumière d'aucune sorte. Le lit, ou plutôt le grabat, est fait de planches sur lesquelles se trouvent quelques bottes de paille. Une fois dans cette turne, on en verrouille la porte.

Dimanche, 25 courant, à sept heures du soir, un raccommodeur de faïence et de porcelaine vint demander un asile pour la nuit. Après les formalités d'usage, on le conduisit au réduit précédent qui fait partie du palais de justice.

Vers onze heures du soir, des promeneurs attardés virent une épaisse fumée s'échapper du réduit en même temps qu'un bruit qui cessa bientôt.

On alla chez le commissaire mais celui-ci était au bal et avait la clef sur lui, personne ne savait qu'un malheureux d'une soixantaine d'années était dans les flammes. On essaya bien d'ouvrir la porte, de la défoncer, mais les efforts furent vains : la porte résista.

L'agent arriva et à l'aide des clefs la porte fut ouverte; deux hommes courageux (oh ! non pas des agents) retirèrent le corps carbonisé du malheureux, la tête était séparée du tronc. Il ne restait plus aucune trace du lit ; la paille en brûlant avait dégagé de la fumée qui avait asphyxié l'homme.

Celui-ci avait bien essayé de fendre la porte, sa canne était cassée en deux parties; on voyait que cet infortuné avait lutté contre l'asphyxie car sa tête fut retrouvée avec un mouchoir dans sa bouche.

Le commissaire en chef de police a dit un mot heureux : « Il est bien tranquille ce malheureux il n'a pas de famille » ! ! !

Les obsèques de la victime de la police ont eu lieu hier : personne naturellement n'y assistait.

Siècle du progrès ! Les malheureux contraints à demander l'hospitalité officielle sont en effet hospitalisés: on les enferme, on les verrouille... advienne que pourra...

Garce d'autorité ! tu tiens à toi-même allumer le feu qui te grillera !

Un Chaunois.

TOURNÉE DE CONFÉRENCES
Henri Dhorr

Notre ami Henri Dhorr séjournera encore quelque temps dans la région lyonnaise. Il a déjà fait applaudir les idées anarchistes à Lyon, Givors, Bourgoin, Grenoble, Tarare, etc. Il doit se rendre prochainement à Villefranche, Roanne, Vienne, St-Chamond, St-Etienne, puis il se dirigera vers le midi de la France. Les camarades de Montpellier, Nice, Toulon, Maiseille, etc., sont priés de lui écrire, dès maintenant, poste restante à Lyon.

Bibliographie

Tout le monde connaissait la *Société Nouvelle*, cette belle revue de sociologie, de philosophie et de littérature. Il y a quelques mois sa publication cessait. Elle vient de reprendre sous le titre l'*Humanité Nouvelle*, 5, impasse de Béarn (Paris), et sous la direction de M. A. Hamon dont on connaît les travaux de sociologie. Le n° 3 vient de paraître. Il renferme des études fort intéressantes notamment une école idéale, description suggestive d'une école en Angleterre, le socialisme en Roumanie et la biographie de Geliaboff, etc. Des nouvelles et des vers dus à MM. Hennebicq, Rigal, etc., figurent encore dans ce fascicule terminé par une revue des livres fort étudiée. Le public ne saurait trop lire cette revue à laquelle collaborent MM. Elie et Elisée Reclus, Edmond Picard, Verhaeren, Kropotkine, Malato, Clémence Royer, Letourneau, G. de Greef, H. Denis, Henry Fèvre, J. Grave, de Roberty, Vandervelde et tant d'autres non moins connus comme savants, littérateurs, poètes, philosophes.

SOLIDARITE

Nous avons reçu pour la petite fille de Decamps :

Cauvy (Théophile), Pompignan, 0,50. — Un qui voudrait plusieurs millions de Rachol, 0,25.

CONVOCATIONS
et Communications

Paris

Les camarades du 12e arrondissement sont priés de se trouver chez Robert, marchand de vins, rue Claude-Decaen, 29, le samedi 14 août, à 8 h. 1/2 précises, au sujet de la propagande à faire dans le douzième.

Bibliothèque sociale de Montmartre. — Samedi, 21 courant, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par Broussouloux.

Série de conférences E. Girault. — Vendredi 13 août, à 8 h. 1/2 du soir, café des Artistes, 11, rue Lepic.

3e partie : Le prolétariat régulier :

Réunions suivantes :

4e partie : Les sans-travail ;

5e partie : La Révolution, ses éléments et ses moyens.

Toutes les écoles sont invitées à la contradiction.

Entrée : 0 fr. 25.

Banlieue

Les libertaires de Gennevilliers se réunissent tous les jeudis, salle Leduc, au premier.

Les camarades de St-Denis, St-Ouen Asnières et Clichy sont invités.

Vers le 15 août paraîtra *La Banlieue anarchiste*.

Ecrire à Eugène Jacquemin, 61, rue de la Villette, Pré-St Gervais.

Abonnement : 1 an, 3 fr.; 6 mois, 1 fr. 50.

Bureau : 50, rue de Paris, Pantin.

Correspondance et abonnement : E. Jacquemin, 61, rue de la Villette, au Pré-St-Gervais.

Dimanche 15 août, à 2 h. de l'après-midi, grande fête familiale organisée par le groupe de Pantin et des Prés-Saint-Gervais au bénéfice du journal « la Banlieue anarchiste ».

Jacquemin Eugène : Le poignard à la main ; les enfants de la Nature ; Quand même ; le Rêve ; la fin du Siècle.

Nicot : La voix des Chênes ; mourir pour la patrie (!!!)

Bordenave : les lois, les Enjuponnés, Mes œuvres, Brave Canovas.

Ploun dans ses œuvres.

Les camarades Henriot, Langlois, Carré et le Père Lapurge ont promis leur concours.

Causerie par deux copains du groupe sur Canovas. Deuxième partie par Giraud.

Tous les copains et copines de Paris et de la Banlieue sont invités chez Rames, rue de Paris, 150, rond-point de l'Eglise, à Pantin.

Entrée : 0 fr. 20.

Tombola gratuite.

Les Libertaires des Quatre-Chemins. — Réunion tous les samedis chez Bombail, 11, rue des Ecoles, Aubervilliers. Les copains de Pantin sont invités.

Saint-Denis. — Les révolutionnaires de Saint-Denis sont convoqués au grand meeting qui aura lieu le samedi 14 courant, salle Montérémal, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour :

Les martyrs de Montjuich et l'exécution de Canovas.

Orateur : Georges Brunet.

Province

Alais. — Tous nos journaux et brochures sont en vente au kiosque de l'Hôtel-de-Ville.

Amiens. — Tous les camarades sont invités à se réunir le dimanche 22 août au Cent de piquet (Faubourg du Hem), à 3 heures du soir, pour s'entendre au sujet d'une soirée familiale : il y a urgence.

Note. — Les camarades qui ont demandé le portrait du camarade Bastien, y sont également invités.

Lyon. — Dimanche 15 août 1897, les « Harmonistes » se réuniront à 3 h. 1/2 en face du monument des Enfants du Rhône, vers le Parc.

Causerie par un camarade. — Ballade champêtre. — On emportera le vin pour faciliter les mistoufles et des journaux pour la propagande.

— Samedi 14 août 1897, brasserie du Cours, cours Vitton, 1 (entrée rue de Séze), soirée familiale privée organisée par des libertaires.

Première partie (8 h.) : Causerie par H. Dhorr sur « L'amour dans la Société future ».

2e partie (9 h.) : Concert vocal et instrumental, poésies et monologues.

3e partie (10 h. 1/2) : grand bal.

Les cartes d'invitation sont délivrées par le camarade Erey, rue Mazenod. Aucune carte ne pourra être délivrée à l'entrée, la réunion étant essentiellement privée.

Nice. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 8 h. 1/2, au Comptoir de Nice, salle du fond, rue Pastorelli. — Etudes et chants libertaires.

Les camarades y trouveront des brochures et journaux libertaires.

Reims. — Tous les copains sont invités à se rencontrer le samedi 14 août, à 8 h. 1/2 du soir, au Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Causerie par le camarade Bourguer, chants et poésies.

Sujet traité : l'iniquité politique.

Saint-Etienne. — Salle Bouchet Hyvert, Anciennement Magan, rue Faure-Belon, dimanche, 29 août, à 3 h. 1/2 du soir.

Grande soirée familiale, organisée par les libertaires de la région, au bénéfice de l'Ecole libertaire. — Causerie par le compagnon Dumas, sur l'école libertaire. — Concert par une élite d'artistes. — Superbe tombola. — Grand bal.

Prix du billet 30 centimes, donnant droit à l'entrée.

— Tous les camarades qui pourraient offrir des lots pour la tombola de la soirée familiale, ainsi que les artistes qui prêtent leur concours pour la soirée, sont priés de se réunir le samedi 21 août, au café Monnier, place Chavanelle, à 8 h. du soir.

Toulouse. — Tous les lecteurs des journaux anarchistes sont priés de se rendre le dimanche 22 août, dans l'après-midi, au café de France, salle du premier étage, boulevard de Strasbourg, angle de la rue d'Austerlitz.

Urgence.

Etranger

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schlebach, quai Orban, 85.

Récits, chants, poésies, monologues.

On nous annonce la fondation à Athènes d'un journal international hebdomadaire intitulé *Le Combat*.

On le trouve chez tous les dépositaires de journaux.

PETITE CORRESPONDANCE

Armand, de Nice, garde les invendus pour distribuer.

M. Bastard Begain est prié de nous renouveler sa commande de brochures du 3 juillet.

G. Clamecy. — Envoyez galette. Ne pouvons expédier brochures à crédit.

L. D., Boulevard Pereire. — Ouvrage demandé à votre disposition au bureau du journal.

Beaucoup de nos camarades et de nos dépositaires adressent abonnements, règlements ou souscriptions tantôt au nom de S. Faure, tantôt aux noms de C. Martin, Matha, Leballeur, etc.; ce qui nous crée de nombreuses difficultés avec la poste.

Nous prions donc nos correspondants de vouloir bien adresser uniformément les paiements de toutes sortes et tout ce qui concerne le journal, au nom de l'administration du *Libertaire*, 5, rue Briquet.

Bled, Nantes. — La brochure « Dogme et Science », non encore parue, sera vendue 0 fr. 20.

Reçu pour le journal de Bizien, à Brest, cotisation : 1 fr. 70.

Le camarade Uyttebroeck Henri demande l'adresse de Léon Wolke, de Roubaix. Lui écrire rue St-Gille, 345, Liège.

L'Imprimeur-Gérant : Léon BARRIER

PARIS — Imprimerie spéciale du *Libertaire*
120, rue Lafayette.